

Lycée Buffon - Distribution solennelle des prix, faite le 13 juillet 1920

Discours prononcé par M. Gustave BLUM, Professeur de Première

Mes Amis,

Evoquons d'abord vos anciens, morts pour la patrie, dont les noms, inscrits au Livre d'Or à l'entrée du lycée, vous inspirent chaque matin une pensée grave, à l'heure du travail ; que leur souvenir préside aussi à notre fête de famille : il semblera qu'ils n'en sont pas tout à fait absents. Evoquons en même temps d'un cœur reconnaissant tous ceux qui ont sacrifié, en pleine jeunesse, les joies de la vie, pour que la France demeurât libre. Puissent leurs ombres planer au-dessus de vous, et m'assister, pendant que je vous entretiendra du devoir qu'ils vous ont légué : relever de ses ruines le pays qu'ils ont sauvé ; mûrement réfléchir, pour commencer, à la manière dont vous le servirez le mieux à votre tour.

Naguère, si un jeune homme, par une inexacte appréciation de ses moyens, par inexpérience, ou par gloriole, s'engageait dans une profession où il végétait, cette erreur de direction pouvait lui porter préjudice, mais le dommage était peu sensible pour un pays prospère. Aujourd'hui, chacun doit exercer son activité dans l'intérêt commun, à la place où elle est nécessaire. Suivant la belle parole de Cicéron, quand la patrie nous donne le jour, et nous élève, elle prend hypothèque pour ses besoins, sur toutes nos facultés. Voici le moment où elle les réclame. La France victorieuse sort d'une lutte gigantesque épuisée de sang et d'argent : il appartient à votre génération de s'associer aux survivants pour guérir ses blessures. A vous de remplacer l'élite disparue ; à vous aussi de rendre la richesse à ce pays, qui s'est, avec une prodigalité magnifique, ruiné pour sa liberté. Il vous faut procéder à une mobilisation spontanée de vos intelligences et de vos énergies pour le restaurer ; car les luttes de la paix seront rudes ; toutes nos réserves doivent donner. Et comme ici la discipline est volontaire, comme chacun se désigne à lui-même son affectation et le poste où il servira, le choix d'une carrière devient un cas de conscience.

Que la gloire conquise sous vos yeux ne vous éblouisse pas au point de vous dissimuler les besoins pressants de la patrie. Certes vous avez raison d'être fiers et de vous sentir heureux. Vous avez vu la France, seule ou presque seule avec la magnanime Belgique, se dresser, comme le rempart inviolable de la civilisation, en face des barbares innombrables, tandis que ses alliés se préparaient au combat ; et les communiqués vous ont fait vivre les journées épiques de la Marne et les mois prodigieux de Verdun. Après que nos poilus se furent accrochés quatre années au sol natal avec une opiniâtreté unique dans les annales humaines, vous avez vu un maréchal de France conduire à la victoire les peuples libres, et l'ennemi lui demander grâce. Vous avez vu défiler avec nos soldats sur notre Voie Sacrée, au son de notre *Marseillaise*, les autres soldats du droit qui, avant d'aller triompher dans leur patrie respective,

ont voulu rendre hommage à la nôtre. Vous avez eu la joie de voir nos frères d'Alsace et de Lorraine rendus à la famille française, et le monde affranchi enfin de l'insolence allemande. Mais, après la première ivresse, il a fallu compter nos morts, regarder en face nos ruines, évaluer nos dettes ; et l'immensité de la tâche nous est apparue. Il faut qu'elle vous apparaisse aussi, mes amis, afin que chacun d'entre vous comprenne l'étendue de son devoir. Je croirais manquer au mien si je vous laissais vous endormir sur les lauriers de vos aînés.

Et d'abord il faut que la France continue de fournir sa large contribution à l'œuvre collective du progrès, que le monde peut maintenant poursuivre dans la paix. C'est par les découvertes de leurs savants, par les méditations de leurs penseurs, par les créations de leurs poètes et de leurs artistes que les nations comptent leurs titres de noblesse. Vous savez que la nôtre n'a rien à envier aux plus nobles. Du vaste domaine international qu'une rare élite cultive, et dont les fruits sont pour tous, il n'est guère de partie où quelques-uns des nôtres ne se soient courbés à l'ouvrage, qu'ils n'aient souvent défrichée les premiers. Si l'homme connaît chaque jour davantage l'univers, s'il attaque à l'étude de l'infiniment grand et de l'infiniment petit, mesurant les astres, observant la vie du microbe ; s'il dissipe un peu chaque jour un peu des ténèbres qui lui cachent son origine et sa fin ; s'il discipline, pour ses besoins, les forces de la nature et invente des machines qui soulagent ses bras, centuplant le produit de son activité ; s'il livre bataille aux maladies, et triomphe déjà de quelques-unes ; s'il se connaît lui-même, et sacrifie de plus en plus ses instincts à la justice ; s'il fait revivre le passé pour son instruction ; si, à l'image du monde réel, il crée un monde idéal pour la joie supérieure de créer ; si, par la poésie et par les arts, il offre à ses semblables des plaisirs qui les affinent et les rendent plus humains ; si enfin le roseau pensant est de moins en moins fragile et pense de plus en plus, n'oubliez pas, mes amis, que, dans ces résultats obtenus par la collaboration des peuples au cours des siècles, notre patrie a une part plus glorieuse qu'aucune autre, et qu'aucune autre, depuis la Grèce antique, ne peut citer autant de grands noms.

C'est leur prestige qui pendant quarante-trois ans nous a sauvés du discrédit qui s'attache aux vaincus. Après nos revers, les nations ont vu que la lumière continuait à venir de France ; c'est vers la France que se tournèrent encore les esprits et les cœurs avides de progrès et de justice. Cependant l'Allemagne en imposait par sa victoire ; car les hommes honorent encore la force. Il faut avouer aussi que nos ennemis offraient le spectacle d'une activité impressionnante, et que, par leur ardeur à la recherche scientifique, les meilleurs d'entre eux semblaient s'intéresser à la civilisation. Les étrangers clairvoyants sentaient bien que leurs lourdes dissertations n'étaient le plus souvent que des matériaux pour la science, mais non pas la science ; et que leur empressement à télégraphier au monde entier les succès de leurs travaux, la hâte du kaiser lui-même de les publier avant qu'ils fussent acquis, dénotaient plutôt un souci de réclame qu'une préoccupation humaine. Un jour l'agence Wolff annonçait aux deux hémisphères que la tuberculose était vaincue par un Allemand, parce qu'un des leurs en avait su isoler le bacille ; une autre fois, c'était le tour d'un autre fléau, qui, hélas ! continue à sévir. Des résultats utiles donnaient lieu à des communiqués de victoire. Il leur fallait à tout prix leur Pasteur. Les savants modestes des autres pays s'étonnaient ; ils ne comprenaient pas qu'il s'agissait d'achalander les Universités allemandes et de faire croire que l'Allemagne était au-dessus de tout. C'est ainsi qu'elle put pendant près d'un demi-siècle partager avec nous l'honneur d'enseigner les jeunes nations.

Mais la guerre a éclairé ses anciens disciples. Quand ces éducateurs se crurent à l'heure de la curée, leur férocité native rejette toute vaine hypocrisie. Ils envahirent la Belgique neutre et

innocente, au mépris de leur signature ; ils pillèrent cyniquement ; ils assassinèrent les femmes et les enfants ; ce peuple de docteurs incendia la bibliothèque de Louvain et rétablit l'esclavage. Devant l'indignation de l'univers civilisé, ils mobilisèrent leurs savants et leurs artistes les plus réputés, qui démentirent dogmatiquement des crimes avérés. Ce manifeste des 93 a disqualifié pour jamais la culture qui a produit l'espèce monstrueuse du savant servile, sans conscience et sans humanité. Dans sa défaite l'Allemagne a tout perdu, y compris l'honneur de ses Universités. Aujourd'hui, à l'égard de ces étranges professeurs, le monde, suivant le mot de M. Lavisser, est en état de légitime défiance ; et c'est ailleurs qu'il va désormais chercher des leçons.

C'est chez nous, mes amis, qu'afflue maintenant toute l'élite de la jeunesse étrangère ; c'est chez nous qu'elle vient, de tous les points du globe, s'initier à la science éducatrice et libératrice ; chez nous qu'elle vient faire ses humanités, sans crainte d'y rencontrer une barbarie camouflée. Il faut donc que notre pays ne cesse pas de produire, pour lui et pour les autres, des savants, des penseurs, des écrivains, des artistes, des maîtres en toutes les disciplines, et aussi des chefs pour les armées de la liberté, qu'il faudra bien entretenir tant que la Prusse méditera sa revanche. Le monde s'obscurcirait si la science française, si la pensée française, si l'art français souffraient d'une éclipse. Privée de sa suprématie traditionnelle, notre patrie paraîtrait aussi mutilée que par la perte de deux provinces.

Il nous faut donc poursuivre notre mission, mais en même temps il faut vivre. Le prestige du génie et les services rendus à la civilisation ne pèsent rien dans la balance du commerce. Ils sont inscrits à un autre compte qui se solde en affection, et, à l'occasion, en dévouement. Nos amis ne renient pas les obligations de cet ordre. Rappelez-vous la minute émouvante où le général Pershing, arrivant avec le premier détachement de son armée devant la tombe d'un Français, bienfaiteur de l'Amérique, prononça en trois mots, au nom d'un grand peuple, le plus éloquent discours que la reconnaissance ait inspiré : « La Fayette, nous voici », et dites s'il serait préférable de faire entrer les dettes du cœur dans des comptes de denrées. Aussi bien les peuples qui ont souci de leur dignité s'acquittent de leurs achats en argent ou en produits.

Le nôtre a épuisé les ressources accumulées en quarante ans de labeur et d'épargne. Dix de nos départements ont été saccagés par les fatalités de la guerre, ou par la sauvagerie allemande. Au jour de l'armistice, 3.535.000 hectares de champs, bouleversés par les tranchées, hérissés de fils barbelés, semés d'obus et de tous les débris que laissent les batailles, étaient voués pour longtemps à la stérilité. Plus de 3.000 usines avaient été méthodiquement pillées, leurs machines brisées ou volées. Nos mines de charbon les plus abondantes étaient inondées, leurs galeries détruites, par le crime d'un ennemi qui voulait éteindre pour des années les fourneaux de nos usines, et nous faire payer la victoire de nos armes d'un désastre économique. Enfin les grandes villes en ruines ne pouvaient plus recevoir qu'une faible partie de leurs anciens habitants ; d'autres, comme Lens, avaient si complètement disparu que, seuls des poteaux indicateurs, témoignent aujourd'hui qu'une ville s'élevait là. De vastes étendues, autrefois peuplées de villages vivants et actifs, sont devenues des déserts qu'on parcourt sans apercevoir une maison debout.

Maintenant la terre de France, une des plus fécondes de l'Europe, nourrit à peine les Français. Il dépend de l'étranger que nous mangions à notre faim ; il dépend de l'étranger que nous soyons vêtus. Nous devons aussi lui demander, avec les matières premières que ne nous fournit pas notre sol, bien d'autres produits que fabriquait naguère notre industrie. Et comme

nous ne pouvons encore lui donner en échange ni assez de denrées, ni assez d'objets manufacturés, comme nous consommons plus que nous ne produisons, nous sommes pauvres, et nous nous endettons. Banquiers du monde il y a six ans, nous sollicitons aujourd'hui un crédit qu'on nous marchandait, parce qu'on nous a déjà beaucoup prêté. Nous avons peine à vivre.

Or il ne s'agit pas seulement pour la France de subvenir à ses besoins quotidiens. C'est une nécessité vitale pour elle de retrouver son ancienne opulence. Ne croyez pas, mes amis, sur la foi de moralistes qui confondent les temps, que la richesse corrompt les nations. L'exemple du peuple romain énervé par le luxe, jouissant du pillage de l'Asie dans une perpétuelle oisiveté, nourri dans la paresse par les tributs imposés aux vaincus, ne s'applique pas aux nations modernes, qui créent et entretiennent leur prospérité par le travail incessant de leurs citoyens. Vous semble-t-il que les industriels, que les négociants d'Amérique ou d'Angleterre entraînent leur patrie à la décadence ? Et nous-mêmes qui possédions avant la guerre la plus riche réserve d'or, avons-nous montré, à l'épreuve, des âmes dégénérées ? Non, la puissance d'un peuple dépend de sa richesse. Pouvez-vous, mes amis, songer sans frémir au sort qui attendait la France si son or et son immense crédit n'avaient pu alimenter la défense nationale, nourrir pendant cinq ans son peuple entier sous les drapeaux, lui prodiguer les armes, les munitions, les engins de toute sorte sans lesquels tout son héroïsme était vaincu ? Et songez à ce que nous deviendrions dans quelques années en face d'une Allemagne humiliée, haineuse, et plus prussienne que jamais, si nous lui apparaissions pauvres et désarmés. Il faut donc que la France redevienne riche, pour rester puissante. C'est une œuvre de longue haleine, déjà commencée, qu'il appartient à votre génération de poursuivre, sinon d'achever.

Le succès n'est pas douteux. Notre pays possède des ressources infinies, dont beaucoup ne sont pas exploitées ou le sont mal. Nos campagnes, qui nous avaient toujours nourris, assureront à elles seules notre subsistance, quand nous aurons guéri de leurs blessures nos champs dévastés, quand l'agriculture, rénovée par des méthodes plus scientifiques, doublera le rendement des moissons. La potasse de notre Alsace fécondera notre terre, et d'autres terres encore, qui nous la paieront de leurs produits. Nos fleuves et nos chutes d'eau nous affranchiront en grande partie du lourd tribut que nous coûte le charbon étranger, quand nous aurons capté leur force inépuisable. Alors nos usines, outillées pour les énormes besoins de la défense nationale, suffiront aux besoins de la paix. Le fer que recèlent nos mines est si abondant, qu'après en avoir approvisionné notre industrie, nous pouvons l'échanger contre les métaux qui nous manquent. Notre domaine colonial, épars sur le globe, est capable de nous donner tout ce que produit la nature sous différentes latitudes, si nous faisons l'effort de le mettre en valeur. L'Afrique du Nord, grenier jadis de l'Empire romain, est devenu, de Gabès à Mogador, le grenier de la France ; il dépend de nous qu'il soit toujours rempli. Achèterons-nous longtemps au dehors des bestiaux pour notre nourriture, du cuir pour nous chausser, quand d'innombrables troupeaux paissent à Madagascar ? de la laine pour nos vêtements, alors que le Maroc et l'Algérie abondent en moutons qu'on peut multiplier ? du coton, quand nos possessions tropicales en produiraient pour nous, comme l'Égypte en produit pour l'Angleterre, si nous canalisons, pour arroser ces régions arides, les grands fleuves qui les traversent ? du caoutchouc, lorsque tant de forêts attendent encore, dans notre Congo, que nous allions l'y récolter ? Enfin nous faudra-t-il éternellement satisfaire les appétits des armateurs étrangers, quand nos chantiers pourraient être mis en état de nous construire des bateaux, pour lesquels nos populations maritimes fourniraient les marins ? La crise actuelle a fait comprendre aux plus insouciantes que la dépendance économique est aussi humiliante

qu'onéreuse, et qu'en appauvrissant une nation, elle l'affaiblit. Aussi la France, comblée par la nature de tous les dons, est-elle assurée de reconstituer sa fortune par le travail de ses enfants.

Pour qu'elle y parvienne, et pour qu'elle conserve aussi la prééminence de l'esprit, ils ont le devoir de ne gaspiller ni leur temps, ni leur activité. La fleur de nos jeunes hommes est maintenant couchée sous la terre qu'ils ont défendue. Quatorze cent mille d'entre eux gisent à toutes les étapes de la retraite, de la résistance et de la victoire. Ajoutez les milliers de mutilés dont la plupart ne peuvent contribuer au relèvement du pays que par la leçon d'énergie qu'ils nous ont donnée. Quel vide dans nos champs, dans nos usines, dans nos ateliers ! Quel affaiblissement pour un pays dont la population était déjà insuffisante avant nos ruines ! Et nous n'avons plus à compter sur le secours de nos alliés : dans la lutte économique nous sommes désormais seuls en face de nos ennemis d'hier, qui se sont remis au travail, et en face de nos amis, qui sont aussi des concurrents. Ce n'est pas de quoi effrayer le peuple qui a « tenu » à Verdun, si, cette fois encore, chaque citoyen occupe le poste où il est le plus utile. Notre pénurie d'hommes nous oblige à répartir judicieusement nos effectifs ; or cette répartition dépend de chacun, puisque chacun est libre de choisir sa carrière. Vous voyez quelle responsabilité vous incombe, comme à tous les écoliers de France, qui auront demain à se partager la tâche avec vous.

Heureusement la jeunesse des lycées entre dans la vie avec un esprit nouveau, favorable à l'emploi rationnel des diverses aptitudes. Elle abandonne au passé certains préjugés, héritage de l'ancien régime, qui classaient les professions en deux catégories, celles qui ont le droit de bourgeoisie, et les autres ; celles qu'il est distingué d'exercer, et celles qu'on laisse au vulgaire. Le croiriez-vous, mes amis ? J'ai connu le temps où certains jeunes gens eussent cru déroger en acceptant une fonction ailleurs que dans la diplomatie ou dans l'armée, si même ils n'avaient aucune des qualités du soldat ou du diplomate. Il était élégant aussi, je ne dis pas d'être assidu, mais inscrit à la Faculté de droit, sans éprouver souvent la moindre passion pour la jurisprudence ; c'était la mode alors de tuer quelques années dans les parages du Luxembourg jusqu'à l'âge du service militaire. A cette époque encore, il était convenu qu'un jeune homme du monde devait à tout prix, malgré Minerve, poursuivre jusqu'au bout de mauvaises études secondaires, et se faire sacrer bachelier, le tenter du moins, sans s'intéresser le moins du monde aux sciences ni aux humanités. L'observation de La Bruyère sur ses contemporains me revenait parfois à l'esprit : « Le plus ou le moins de pièces de monnaie détermine à l'épée, à la robe, ou à l'Eglise : il n'y a presque pas d'autre vocation. » Par un anachronisme regrettable, des mœurs analogues persistaient encore dans notre démocratie vers la quatorzième année du XX^e siècle.

Mais, depuis, la jeunesse a vu tous les Français confondus pendant quatre ans sur les champs de bataille. Elle a pu apprécier à sa valeur la distinction arbitraire entre les différentes armes, dont certaines passaient pour particulièrement nobles. Elle les a toutes vues, infanterie, cavalerie, artillerie, génie, aviation, associées à l'effort commun, et elle a senti que chacune avait sa noblesse, puisque chacune concourait à libérer la patrie. Vous avez compris qu'entre les fonctions sociales il serait aussi vain d'établir une hiérarchie. Ceux d'entre vous à qui leurs études ont permis de connaître la plus belle conscience de l'Antiquité, savent que, pour Socrate, le bien et le beau coïncident avec l'utile. Si donc une profession était supérieure à une autre, ce serait par les services qu'elle rend à tous.

La France a besoin de savants et d'agriculteurs, de penseurs et d'industriels, d'ingénieurs et de négociants, d'artistes et d'entrepreneurs, de magistrats et de colons, de professeurs et de marins, d'architectes et d'habiles artisans de toute espèce. Elle ne peut se passer ni des uns ni des autres : il faut qu'elle les cherche dans l'ensemble de son peuple, où sont disséminés toutes les aptitudes, et les germes de tous les talents. M. le Ministre de l'Instruction publique, préoccupé d'assurer l'avenir de la science française, annonçait récemment, à Strasbourg, son intention de recruter dans tous les milieux de futurs étudiants pour nos Facultés, et, dans ce but, d'ouvrir plus largement les portes des lycées aux meilleurs élèves des écoles primaires. De même les portes des écoles techniques et des maisons de commerce s'ouvrent déjà toutes grandes à ceux des lycéens qui, moins bien doués pour les lettres comme pour les sciences, seraient d'excellentes recrues pour les arts mécaniques, l'agriculture ou le négoce, et deviendraient plus sûrement et plus tôt des citoyens utiles. Que chacun se destine à servir au poste où il se distinguera, sans se laisser détourner de sa voie par des préventions surannées contre une profession, ou, si son esprit lui permet d'être ambitieux, par une excessive modestie. Toutes les carrières vous sollicitent ; car partout la guerre a fait des coupes sombres. Partout il vous semblera facile de parvenir, trop facile, hélas ! Car si les barrières, élevées jadis par la concurrence devant chaque profession, arrêtaient ceux qui se fourvoyaient, assurant ainsi la sélection, aujourd'hui elles se sont abaissées au point que chacun peut les franchir. Aucun obstacle n'empêche plus de faire fausse route. Ce peut être pour beaucoup une tentation périlleuse ; ce serait pour la société un dommage que vous y succombiez. Par un sentiment réfléchi de votre vocation véritable, par la discipline volontaire de votre ambition, comme par la considération de votre intérêt, vous saurez vous engager dans la voie qui vous convient. Aimer sa tâche est une partie du bonheur et la condition du succès. Et, pour l'aimer, il faut la choisir conforme à ses inclinations, proportionnée à ses forces.

Aux Facultés les esprits qui se sentent portés vers les études supérieures, vers la recherche scientifique, vers les professions libérales, à condition qu'ils soient capables d'y réussir ; aux grandes écoles où se forment les ingénieurs et les officiers, ceux que leurs goûts et leurs qualités y appellent ; dans les emplois du commerce et de l'industrie ceux à qui leur esprit d'initiative et leur sens pratique y promettent le succès ; aux exploitations agricoles les sages qu'attire vers la terre généreuse, qui rend un épi pour un grain, la certitude de trouver, avec la santé, le bien-être et l'abondance, au milieu de la belle nature.

Surtout, mes amis, ayez, chacun suivant les ressources de votre intelligence, l'ambition de produire. Rien n'est plus nécessaire à notre pays. Savants, écrivains, produisez de la vérité ; artisans, produisez de la beauté ; professeurs, produisez des caractères, et des esprits prêts à tous les travaux ; agriculteurs, produisez la nourriture des hommes ; industriels, ingénieurs, architectes, artisans, produisez avec la matière brute tout ce qui rend la vie facile et agréable. Ne dédaignez pas le négoce, qui a pour mission d'échanger les produits, mais gardez-vous d'en multiplier les rouages aux dépens du travail créateur. Vous voyez vous-mêmes les causes de la crise actuelle : pénurie de produits, surabondance d'intermédiaires, dont l'activité parasite aggrave les difficultés de l'existence. Donnez-vous plutôt la satisfaction de créer, qui ne vous sera pas moins profitable ; de voir vos efforts fructifier pour tous, et non pas seulement pour vous-mêmes ; de tirer du sol les moissons, de la matière première les machines et tous les objets dont nous avons besoin ; d'être la pensée qui organise le travail manuel et fait vivre l'artisan. Croyez-en un illustre écrivain du XVIII^e siècle, plus moderne que beaucoup de ses contemporains. Au temps où il composait *Candide* et le *Traité de la Tolérance*, où il bataillait

pour la réhabilitation des Calas, des Sirven et des Lally-Tollendal, Voltaire fertilisait le domaine de Ferney, jusque-là inculte, procurait l'abondance à une population misérable, colonisait un pays déshérité, y établissait des industries, ne dédaignant pas, lui le poète, lui l'historien, lui le philosophe, de fabriquer de l'horlogerie et de la soie. Avec quelle fierté il parle, dans sa correspondance, de ses métairies-modèles, des montres sorties de ses ateliers, qu'il expédie jusqu'en Turquie, et des bas tissés chez lui, d'une soie de son cru, dont il offre glamment un échantillon à la duchesse de Choiseul ! Je ne suis pas sûr qu'il s'enorgueillit moins de son œuvre agricole et industrielle que de *Méropé* ou de *l'Essai sur les Mœurs*.

Je ne vous invite pas à cumuler tant de talents et tant d'intelligence pratique : je craindrais de vous décourager. Mais, parmi les genres d'activité dont s'honorait ce génie précurseur, je vous convie à choisir celui qui vous convient le mieux, qui vous sourit le plus ; et, au moment où notre pays a besoin, dans la généreuse rivalité des peuples pour le progrès, comme dans la lutte égoïste des intérêts, de tirer le meilleur parti des effectifs réduits que lui a laissés la guerre, je m'autorise de son exemple pour publier l'éminente dignité du producteur.

En prenant votre décision, n'oubliez pas qu'il faut à la France un corps de volontaires pour une mission qu'il n'est plus possible de différer : coloniser enfin nos colonies comme elles doivent l'être. Si, par la hardiesse de nos explorateurs, par le sang de nos soldats, par la prévoyance de notre politique, et par l'humanité de notre administration, nous avons su acquérir et conserver dans tous les océans de vastes contrées où la nature se prodigue, ne laissons pas s'accréditer cette calomnie allemande que le Français n'est pas colonisateur et qu'il n'occupe tant de régions que pour en priver les autres. Ne nous contentons plus de montrer ces Canadiens, séparés jadis de la France par l'incurie de Louis XV, conservant, après un siècle et demi, la langue que nous leur avons apprise, et, sans préjudice de leur loyalisme envers l'Angleterre, leur vieille affection pour nous ; ces régiments de Tunisiens, de Marocains, de Sénégalais, de Malgaches, d'Annamites, après avoir laissé des milliers de morts sur les champs de bataille, montant pour nous la garde sur le Rhin. Si nos troupes noires donnent à nos adversaires un démenti dont leur rage impuissante s'exaspère, reconnaissons que nous avons trop négligé les ressources qui s'offrent à nous au-delà des mers.

La France, jusqu'ici, ressemblait à ces riches propriétaires qui ont assez de rentes pour ne pas exploiter tout leur domaine. Aujourd'hui elle a épuisé, pour se défendre, ses rentes et une bonne part de son capital. Elle a contracté des emprunts qui se chiffrent par un nombre de milliards dont l'imagination est confondue. Nous devons les rembourser, car la dette de la patrie est notre dette à tous, et celle-là est plus sacrée qu'aucune autre, puisque ces milliards ont assuré notre indépendance. Après la prospérité, voici la gêne. Laisserons-nous encore en friche de si vastes étendues de nos possessions ? Ne ferons-nous pas l'effort d'y creuser des canaux d'irrigation où les besoins de la culture le demandent, d'y construire des voies ferrées nécessaires pour acheminer à la côte les produits du sol et du sous-sol, d'aménager des ports naturels, et de transporter partout sur des navires à nous ces richesses qui aideront la France à s'acquitter et à se relever ,

Pendant quatre années tragiques, les volontaires n'ont jamais manqué à son appel quand il a fallu, sous le feu des canons et des mitrailleuses, dans l'air empoisonné, risquer sa vie pour la cause commune ; manqueront-ils pour une œuvre sans péril qui promet un brillant avenir. Notre jeunesse vient de montrer qu'elle a l'esprit d'initiative, l'audace, la persévérance. Il en faut moins pour aller travailler dans la France lointaine qu'il n'en a fallu pour chasser un

envahisseur fort et tenace. On revient des colonies plus facilement qu'on ne revenait du front ; et un poilu vous dirait qu'il y fait moins chaud. Que les plus entreprenants d'entre vous participent donc à cette mission indispensable, qui sera aussi fructueuse pour eux que pour le pays.

Aux colonies comme en France la tâche est commencée. La patrie convalescente reprend ses forces peu à peu ; une fois de plus elle étonnera le monde par sa vitalité. Déjà les campagnes, abandonnées pendant la guerre, nous promettent les moissons d'autrefois ; l'industrie, de plus en plus ingénieuse parmi les difficultés de tout ordre, commence à renaître ; le capital, plus audacieux, comme si l'exemple de nos soldats lui avait donné du cœur, s'emploie à soutenir les entreprises françaises. Déjà même nous assistons à la résurrection, nécessairement bien lente, de nos usines saccagées et de nos terres dévastées, qui ne veulent pas mourir. Les savants, de leur côté, quittant les laboratoires de guerre, se sont remis aux travaux de la paix, et les étudiants, trop clairsemés, hélas ! sont revenus écouter la parole des maîtres. Partout on vous appelle à la rescousse, et les vieillards souhaitent d'être relevés par les jeunes.

Hâtez-vous d'entrer dans la carrière à votre tour. Préparez-vous-y, autant qu'il est en vous, par de fortes études, qui vous seront toujours un viatique, si même votre profession ne les exige pas. Mais, s'ils en est qui ne réussissent pas au lycée, qu'ils n'hésitent pas à se diriger vers d'autres voies ; ils ne seront pas des citoyens moins estimables pour avoir réussi ailleurs, et pour avoir devancé de plusieurs années leurs camarades dans le service actif. Si tout jeune Français, rejetant des préjugés inacceptables dans une démocratie, se conforme au devoir facile de s'engager dans le chemin que lui tracent ses aptitudes, et où le succès l'attend, notre pays affaibli, ralliant toutes ses forces, triomphera dans la paix. La France conservera la bienfaisante hégémonie qu'exerce sa pensée ; elle demeurera la seconde patrie de tous les hommes ; et en même temps elle ne risquera pas de jouer, parmi les nations, le rôle du parent pauvre dont la famille s'honore et célèbre les louanges, mais dont la volonté ne compte pas ; elle continuera d'appuyer son droit sur sa force. Et les mânes de nos héros seront contents de vous.

Gustave BLUM

()

Agrégé de lettres (1910)

Professeur à Buffon (de 1919-1920 à 1920-1921)